

Chapitre neuvième

L'attaque de la caverne

Josué était de garde ce matin-là. Une journée très chaude s'annonçait. D'habitude le mois de Nisan n'était pas un des plus chauds mais cette année il était anormalement torride. Presque toute l'herbe était sèche et de la belle floraison du printemps, il ne restait plus que quelques fleurs à l'ombre des térébinthes à la grande chevelure et à l'abri des buissons de romarin et de câpriers sauvages. Le vent qui d'habitude montait à cette heure de la vallée pour donner un peu l'air, soufflait seulement quelques bouffées brûlantes qui coupaient le souffle.

Le zélateur en était très incommodé. Il posa sa lance à terre, il avait tourné plusieurs fois la tête vers l'entrée de la caverne pour voir si quelqu'un venait prendre la relève. Tout était tranquille alentour. Trop tranquille. Des romains sur la route, il n'en avait même pas vu un seul : ni des mercenaires en patrouille à cheval, ni un de ces nombreux convois de vivres et d'armes en route pour Hébron.

Il est vrai qu'attaquer ces grosses caravanes fortement escortées par des légionnaires était impensable : Leurs forces étaient trop faibles. Mais l'inaction lui pesait. Depuis trop longtemps, Simon ne donnait plus l'ordre de faire ou une incursion dans un quelconque village pour y surprendre un traître ou un raid sur un carrefour ou un pont où ils pouvaient tomber sur une maigre garnison romaine. Mais... Ce rabbi là, qui avait fui Jérusalem, attendait-il des ordres ou alors une indécision inavouable lui était-elle entrée dans la tête, une excessive prudence ou quoi ? Il n'arrivait plus à le comprendre. Et puis cette histoire de Marthe...

Oui, c'était la chaleur qui l'énervait. Il passa une main sur son cou pour chasser une mouche... Mais... En lui-même l'agacement était plus grand. Il se sentait coupable. Qu'est ce qu'il faisait là à ne rien faire ? N'avait-il pas pris les armes contre les kittim, parce qu'il s'était enflammé comme Judas le Gaulanite, fondateur de leur mouvement, et de sa lutte au temps du recensement ? Qu'est ce que disait Pinhneas, le neveu d'Aron ? « Si le jour de la bataille le cheval risque sa vie, prêt à mourir pour son maître, ne devrais-je pas le faire moi aussi pour la sainteté du nom de l'Unique ? » Et lui, au contraire ? Le voilà là, à flemmarder à l'abri et bien caché.

La route continuait à être vide et la chaleur, oppressante, montait par bouffées de la vallée

Il se mit debout, perdant patience. Il fit deux pas et entendit avec surprise et appréhension, un mouvement de pas peu précautionneux sur le sentier. Il prit sa lance et sortit prudemment la tête. Des personnes, peut-être trois, peut-être quatre hommes, s'approchaient.

Une voix appela depuis le tournant : « Eh, Simon ! Eh, Josué ! C'était une voix qu'il connaissait et il se rassura. Mais ce qui l'ennuyait c'était le ton inutilement et imprudemment trop fort de l'appel.

« Venez ! Venez ! Attention au poteau là, de travers ».

Après un petit moment, et d'autres piétinements inutiles et de bruissements dans les buissons, apparurent au dernier virage du sentier quatre hommes armés de lance, d'épée et de couteau, des sacs pleins sur les épaules et de lourdes sandales aux pieds. Ils avançaient en file indienne, sans trop regarder autour d'eux. A la tête du groupe marchait Saul ben Barnith, depuis des années à la tête d'une bande qui opérait du côté de Kedar. Josué l'avait connu comme un combattant audacieux mais avisé et comme un profond défenseur de la Loi deux années avant la bataille engagée et perdue contre une légion de Vespasien, essayant de disputer le passage vers Jéricho.

Il se demanda préoccupé, ce que signifiait cette visite inattendue mais il se réjouit aussi parce qu'on saurait par Saul, toujours en contact avec Jérusalem, qui commandait maintenant dans la ville et spécialement au Temple.

« Comment ça va, Josué ? » hurla le chef du petit groupe, éloigné encore d'une dizaine de pas, agitant sa lance, le souffle court. « Quelle grimpette ! Je ne me souvenais plus de votre tanière ! »

« D'ici, on arrive vite dans la plaine... » Josué ne fit rien pour cacher son irritation, « et c'est difficile de nous attaquer ».

« Je vois, je vois... » et il leva les yeux vers l'entrée de la grotte avec un petit sourire.

Josué eut l'impression que Saul avait changé depuis qu'ils avaient combattu ensemble. Il ne le connaissait pas aussi imprudent, aussi irréfléchi. Il avait maigri – lui, déjà si grand et si sec – et la tunique blanche, déchirée et serrée qu'il portait lui donnait plus l'air d'un prophète du désert que celui d'un combattant. Il semblait pris d'une hâte fébrile. Et les trois autres hommes avaient aussi dans le regard une sorte de hardiesse jubilante.

« Personne ne vous a suivi ? » demanda Josué, hésitant parce que tout à coup, il lui était venu à l'esprit que sa prudence pouvait être jugée excessive par ces hommes si braves.

« Il n'y a plus de romains là autour ! » Saul se tourna vers ses hommes comme pour demander leur approbation. « Vous en avez vu, vous ? »

« Non, non ! » répondirent les autres en chœur.

« Eh, frère, les temps de la fin – ceux du salut – que nous attendons depuis si longtemps, sont finalement arrivés ! Le Béni nous a enfin écouté. Il descendra bientôt sur le Temple, entouré de ses anges vengeurs ! »

Il avait levé une main en l'air, comme pour l'inviter à se réjouir avec lui.

« Saul serait-il un prophète inspiré ? » se demanda Josué Et son cœur s'ouvrit à l'espoir : les romains vaincus ? la terre d'Israël libre enfin de toute impureté païenne ?

« Dis-moi tout de suite ! Ne me fais pas attendre... Mon esprit... »

L'autre au lieu de répondre, demanda : « Simon est là ? »

« Oui »

« Alors, allons près de lui et on vous fait part à tous de la grande nouvelle. Montre-nous le chemin

Josué se dirigea vers la caverne, perplexe, suivi des quatre autres. Mais il n'eut pas besoin d'y entrer car leurs voix avaient donné l'alarme et Simon avec deux autres hommes avait bondi dehors, l'épée à la main.

« Shalom, Simon ! J'apporte une grande nouvelle que nous attendons tous depuis longtemps »

Le rabbi reconnut tout de suite le nouveau venu et, tendant les bras, il retint les siens qui allaient se précipiter au bas de la pente. En lui-même, il se réjouit de voir encore en vie ce grand combattant mais le ton de sa voix l'incommodait. Lui aussi la trouvait excessive et hors propos. Mais il essaya de ne pas le montrer, reposa son épée et alla à sa rencontre pour l'embrasser.

« La dernière fois que je t'ai vu tu étais à Jérusalem et tu discutais avec tes pharisiens... » Le salua Saul. « Tu en as fait du chemin depuis ce temps-là ! » Il l'éloigna de lui, tendit les bras, les posant sur ses épaules, et le regarda longuement : « La guerre te réussit, Simon » et se tournant vers ses compagnons, il s'exclama : « Voici un grand combattant ! et même s'il vient des rangs des pharisiens, considérez-le comme un zélote de la Loi autant que vous ».

« Quelle est la grande nouvelle qui t'a conduit jusqu'ici ? » coupa court Simon, enlevant les mains du nouveau venu de ses épaules.

« Vous êtes tous là ? »

« Non, les autres sont à l'intérieur ».

« Alors entrons ». Et d'un pas plein d'autorité, il les précéda. Simon et Josué échangèrent un regard perplexe et le suivirent. Les autres se mirent à la queue leu leu.

Mais, quand ils furent tous assis en cercle – on avait seulement laissé Jacques de garde sur le seuil qui surveillait un peu dehors et tendait un peu l'oreille dedans – Saul changea de ton et il se mit à relater les faits avec précision. Autour de lui, les visages étaient interrogatifs et soucieux. Glaphyre, s'essuyant les mains, et les deux autres femmes portant des objets s'étaient montrées sur le seuil de leur petite grotte.

« Donc, le fait est celui-ci. Titus, depuis déjà quinze jours a attaqué avec toutes ses légions Jérusalem... » Il s'arrêta, fit une grimace de contrariété parce qu'il s'était aperçu de la présence des trois femmes, il marmonna en lui-même : « C'est inconvenant » Puis il poursuivit : « Maintenant la ville est cernée de tous les côtés... »

« L'arrogance du dragon » cria, en l'interrompant, Jonathan d'une voix où se mêlaient la joie de voir se vérifier la prophétie et l'amertume de celui qui sait qu'il va assister à un évènement bouleversant.

« Oui ! L'arrogance du dragon ! » s'exclama Saul, « mais Israël montera sur le dos et sur les ailes de l'aigle ! »

Jonathan se mit debout, les yeux fixes devant lui : « Il ne pense pas être un homme. Il ne pense pas la fin. Il dit : « Je suis le seigneur de la terre et de la mer, sans penser que le Seigneur est grand, solide dans sa force puissante » Il leva ses bras grand ouverts et cria : « Il est là-haut dans le ciel et il juge les puissants »

« C'est sûr, frère ! » Saul était enthousiaste, lui qui voyait pour la première fois Jonathan et semblait conquis, ... « et la ville ne pourra être conquise, car elle appartient au Béni ! »

« Et nous, que dis-tu que nous devons faire ? » Simon interrompit ce dialogue, peut-être même d'une manière trop expéditive, car nombre de gestes d'impatience des siens ne lui avaient pas échappé

Saul, comme s'il se réveillait d'une vision, fixa le rabbi dans les yeux : « L'ordre est que toutes les bandes se hâtent vers Jérusalem pour s'unir à ses défenseurs. Et aussi que... »

« L'ordre de qui, de Jean ou de Simon ? »

« De tous les deux, ils se sont réconciliés ».

« Voilà une bonne nouvelle ». Le soupir de soulagement que le rabbi laissa échapper délibérément, fut encore trop marqué. Il savait que la rivalité entre ces deux hommes préoccupait et irritait les siens.

« Et qu'as-tu encore à nous dire ? Et d'où viens-tu maintenant ? »

Saul se tourna vers ses compagnons, comme offensé et posa sa main sur l'épaule de l'un d'entre eux.

« Tu demandes d'où nous venons ? On a réussi à éviter la garde des romains. On s'est laissé glisser en bas du mur près de la Porte du Troupeau et on a couru par la vallée du Cédron. Mais pour vous... Il y a beaucoup d'entrées sûres par les grottes. Avec prudence... »

« Je les connais ». Simon répondit d'un ton rude à cause de cette allusion voilée à sa prudence et à celle des siens.

« Le Conseil de Jérusalem... » poursuivit Saul, « a décidé et espère ardemment que cet ordre atteigne le plus vite possible tous les groupes de combattants. Moi, après être monté chez vous, je vais directement vers ceux qui opèrent du côté d'Astar. Il faudrait que vous alliez avertir les bandes de Yosé ben Yohanah qui ont leur base sur la route qui mène à Qumrân. Et puis comme vous serez dans ces parages, passer le message aux esséniens. Qui sait si ceux-là... »

Saul regarda autour de lui pour voir l'effet de ses paroles sur la bande de Simon, il fit de nouveau la moue quand son regard rencontra les yeux attentifs et soucieux – bien que d'une manière différente chez chacune d'elles - des trois femmes, et conclut en reprenant un ton inspiré : « Mettez-vous en marche tout de suite ! Et vous partagerez avec nous toute la joie de vaincre les païens. Et le messie tant attendu... »

« Seul Dieu pourra les vaincre ! » s'éleva très haut la voix de Jonathan. « C'est même écrit : < Aux brebis on remit une épée et les brebis allèrent contre tous les animaux du champ pour les tuer et tous les animaux et tous les oiseaux du ciel fuirent devant elles ».

Cette fois, Saul le regarda du coin de l'œil avec hostilité : « Mais qu'est-ce que tu racontes, frère ? Le Béni interviendra seulement si nous l'avons mérité par notre lutte. Nous devons mériter sa bienveillance... »

Avant que Jonathan ne puisse répondre, Simon se mit debout et de son geste habituel, aimable, que Marthe aussi admira cette fois avec un sourire au bord des lèvres du fond de sa grotte, il tendit ses deux mains ouvertes vers les siens : « Vous, frères, que dites-vous ? Que pensez-vous ? »

Il avait déjà remarqué que seul Hanania montrait de l'enthousiasme pour cet ordre apporté par Saul alors que les autres en étaient chacun à des considérations et des pensées dont, selon l'usage établi entre eux, il était juste de tenir compte.

« Toi, Zacharie, qu'est ce que tu en penses ? »

« Je pense que mes frères sont en danger à Jérusalem », dit à voix basse l'ébionite, comme s'il se parlait à lui-même. « Il est juste que j'aie à leur secours ».

Mais tout de suite il se dépêcha de préciser : « Mais je viens avec toi, Simon et avec mes frères. Faisons même ce détour... »

Simon sauta Jonathan qui marmonnait quelque chose et s'adressa à Josué : « Et toi ? »

Le zélateur attendit un moment, parce qu'une idée lui passait par la tête : « Je pensais que nous pourrions réunir toutes les bandes de ce côté du pays et attaquer les romains dans le dos »

« Mais non ! » le contredit énervé Saul. « Ils sont retranchés dans leurs camps et ils sont invincibles. On a déjà essayé ».

Et il ajouta : « Et puis le Béni interviendra seulement dans la ville qui pour Lui est sainte ».

« Alors, d'accord ? Tous à Jérusalem ? » essaya de conclure Simon.

Tous firent des murmures et des signes d'approbation. Seules les trois femmes ne dirent pas un mot, ne firent pas un geste. Et Jacques, l'am-a-harez, depuis le seuil demanda timide : « Et nos villages ? »

« Nous les libérerons ! Nous les libérerons ! » se chargea de répondre Saul. Il le fit d'une voix soulagée, parce que maintenant, il sentait que sa proposition était acceptée.

Les quatre hommes, qui avaient été envoyés par le Conseil de Jérusalem, se regardèrent et à un signe de leur chef, se levèrent presque en même temps et ne firent rien pour cacher leur impatience de s'en aller. Ils sortirent à la queue leu leu, butant les uns sur les pieds des autres, oubliant pour un peu de prendre congé. Simon accompagna Saul jusqu'à l'entrée en lui recommandant : « Soyez prudents ! Ne sous-estimez les romains ! »

L'autre se borna à hausser les épaules.

Alors qu'Hanania allait relevé la garde de Jacques, les autres qui étaient restés assis, surpris par la sortie de scène subite de ces compagnons de lutte trop résolus, tournèrent tous les yeux vers Simon, qui revenait vers eux, pensant déjà en lui-même quels ordres il devait donner et quelles initiatives il devait prendre. Il était plein de d'inquiétude.

Quitter définitivement la grotte ? Abandonner ces lieux qui avaient été le théâtre de tant de batailles si souvent victorieuses ? Et quoi emporter avec soi ? Que laisser ? Quelle route prendre ? Certes, si le Conseil avait donné un tel ordre, il fallait obéir. Et les femmes ? Et Marthe ? Une expédition si dangereuse... Et puis l'emmener dans une ville assiégée ? Et pourtant, ce devait être là, sûrement dans le Temple que se déciderait le destin d'Israël et que trouveraient un terme et une réponse tous les actes qu'il avait accomplis ces deux dernières années. Et qui sait, même les prédictions pleines d'obscurités menaces de Jonathan trouveraient vraiment là leur confirmation.

Il frissonna en pensant à ces prophéties angoissantes.

Il leva les yeux et vit que tout le monde attendait qu'il parle.

Zacharie remuait avec un petit bâton, penché sur le foyer, les dernières braises qui restaient du feu de la nuit sous les cendres. Ezéchiel nettoyait son couteau sur un bout de chiffon comme s'il pensait qu'il faudrait l'utiliser bientôt. Il chassa loin de lui toutes ces pensées angoissantes et prit un air serein et efficace : « Donc nous approchons de la fin de nos luttes. Le Ciel nous a exaucé et il a conduit nos ennemis là où ils subiront une défaite définitive. Le futur, pour lequel nous avons tant combattu, est ici en face de nous. Saul a bien parlé ».

Et puis il vit que tout le monde l'approuvait, même Jonathan et dans leurs yeux brillait, plus que l'espoir, la certitude de la libération imminente et l'accomplissement de tous leurs rêves ; il commença à prendre des dispositions : « Je propose que nous nous mettions en marche demain à l'aube. Nous emportons avec nous tous ce qu'il sera possible comme vivres. Et les armes. Le reste nous le laissons ici bien rangé. Peut-être... » Il ne finit pas sa phrase : Penser que peut-être ils seraient obligés de revenir vaincus ici, et de recommencer, le rendait amer même lui et cela pouvait briser la volonté des siens. « ... voilà, parce que nous reviendrons tous ensemble ici après la victoire. Demain nous marcherons dans la montagne, parce que prendre la route qui dévale vers le Jourdain, même de nuit, je ne m'y fie pas. Même si Saul dans son enthousiasme... Et puis les femmes... »

Il fut interrompu par Glaphyre qui venait de finir de parler à voix basse avec Marie : « Nous deux, Marie et moi, nous ne partons pas » Elle haussait la voix, décidée, bien qu'elle tourmenta de ses mains le mantelet qu'elle avait jeté sur ses épaules.

« Et pourquoi ? » Simon était vraiment surpris. Son regard courut tout de suite vers Marthe.

« Le pourquoi est vite dit... » la veuve voulait cacher l'angoisse que lui coûtait la séparation d'avec tous ses compagnons derrière un ton persuasif. « ... Marie et moi nous sommes fatiguées. Qu'est-ce qu'on va aller faire à Jérusalem ? On ne pourra vous être d'aucune aide dans cette grande ville. Quand le messie viendra, il nous trouvera où que nous soyons ».

« Mais qu'est-ce que vous comptez faire ? De quoi vivrez-vous ? Deux femmes seules... »

« Nous resterons ici. Cette grotte, comme nous l'avons arrangée... » elle fit un geste circulaire d'une main et il y avait du regret dans sa voix, « ... de manière si accueillante, fera envie à bien des bergers qui passent dans les parages. Non. Nous camperons plus bas. Tu sais, près de la petite source, où il y a cette caverne que nous connaissons tous. Nous vivrons de ce que nous donnera le bois. Nous sommes expertes maintenant. Buisson par buisson, plante par plante. Le vieux berger Elie, qui amène ses chèvres brouter par ici, nous donnera un peu de lait. Une arme, on ne sait hélas pas s'en servir toutes les deux. Et on attendra là qu'Israël soit libre ».

Simon regarda Marie : sur son visage doux et fatigué il vit aussi une expression obstinée, presque du défi. Elle pensait sûrement que c'était la voie pour se soustraire enfin au devoir d'être la femme de tout le monde. Et il comprit que la décision de Glaphyre était une décision risquée mais sage.

Il acquiesça de la tête et s'aperçut que Marthe, pendant que la veuve parlait, s'était éloignée d'elle et de Marie de deux pas et le fixait, anxieuse, de ses deux yeux écarquillés.

Il y avait une pointe de crainte dans sa voix quand il demanda : « Et toi, Marthe ? »

« Je pars avec vous... Avec toi ».

« Tu es sûre ? »

« Oh, oui ! »

« Alors prépare-toi toi aussi » Et il retint, pour que personne ne l'entende, un soupir de soulagement.

Comme si elle devait partir sur le champ, Marthe se précipita dans la petite caverne où était installée sa couche, pour rassembler les quelques affaires que les deux autres femmes lui avaient données.

Presque tous se mirent à sourire. Simon se borna à hocher la tête, embarrassé. Seul Hanania marmonna quelque chose d'incompréhensible.

Le jour suivant, alors que l'aube n'était pas encore levée et que seul un gris perle estompait la cime des montagnes au-delà de la vallée, tout le monde fut debout, pris d'une anxiété fébrile.

Marie se mit à distribuer les quelques olives et le miel qu'on avait mis de côté, Glaphyre à retaper les couches comme si on devait les réutiliser bientôt, Marthe, un petit baluchon sur le dos ne perdait pas de vue Simon un seul instant et en même temps, elle rassemblait en un tas, en piles bien ordonnées, les coupes de fer blanc et les marmites de terre qu'ils avaient utilisées jusqu'ici.

Jacques commença à piétiner le feu où il venait de finir de griller les derniers grains de blé qui restaient.

Peu après, Glaphyre et Marie se présentèrent sur le seuil avec deux gros sacs à leurs pieds.

On récita le Shemà avec une dévotion plus intense et plus recueillie que d'habitude, tous les hommes chaussèrent en hâte leurs sandales, serrèrent leur ceinture autour de la taille, préparèrent leurs armes. La voix de Simon avait été des plus convaincante et des plus ferme parce qu'il voulait donner confiance à ses hommes.

« Alors, allons... » Le rabbi donna ses ordres d'un ton tranquille, comme s'il s'agissait d'une opération semblable à toutes celles qu'il avait porté à terme ces deux dernières années. « Toi, Hanania, va devant car tu es le plus rapide et le plus silencieux, tiens-toi à mi côte, et tu nous fais comme d'habitude le cri du hibou dès que tu aperçois un danger ».

Il se tourna vers Glaphyre et Marie : « Alors... » il était raide et grave pour ne pas laisser transparaître son émotion et parce qu'il ne convenait pas à un rabbi de traiter avec trop de familiarité les femmes, « ...Je vous en prie. Faites comme vous avez dit. Attention, il y a tant de dangers. Passez devant... » Puis changeant d'avis tout à coup, il dit « Vous êtes sûres ? »

Glaphyre répondit pour elles deux d'une voix vive, comme si elle avait peur de pouvoir revenir sur sa décision : « Oui, nous sommes certaines ».

Elle tendit la main pour faire une caresse à la jeune femme qui restait, murmurant : « Marthe... » avec une grande lumière de compréhension dans les yeux, prit par le bras Marie, sans une autre parole, sans un regard aux autres, elle écarta les branchages et sortit.

Marthe tendit un bras comme pour la retenir, puis regarda Simon. Elle n'eut pas le courage de s'approcher de lui mais elle se mit derrière les hommes.

Le rabbi répéta, brusque : « Alors, partons ».

Il allait sortir le premier mais à ce moment là fit irruption dans la caverne, essoufflé et effrayé, Jacques, qu'on avait mis de garde sur le sentier.

« Les romains ! Ils arrivent les romains !... Ils sont si nombreux ! »

Cet imbécile de Saul les a attirés derrière lui ! Belial l'a inspiré ! » cria Josué avec rage.

Mais les autres, qui étaient habitués à affronter avec sang froid et rapidité les imprévus et les situations les plus désagréables, regardèrent Simon pour recevoir des ordres.

Le rabbi demanda : « Jacques, vite, sois précis ».

« Ils sont à peu près une quarantaine. Ils sont déjà arrivés au deuxième tournant du sentier. J'avais entendu des bruits de branches cassées. Je me suis glissé en bas et je les ai entrevus qui montaient plus ou moins sur leurs gardes. En tête il y a ce centurion gigantesque qu'on croyait avoir laissé pour mort dans le campement, quand on a libéré Marthe et les autres.

C'est Eli le berger qui les conduit jusqu'ici. Ils l'ont ligoté. Il a des marques de tortures sur le visage »

« Combien sont-ils, as-tu dit ? » l'interrompit, impatient, Simon.

« Je crois une quarantaine. Peut-être davantage. Entre légionnaires et mercenaires... ».

« Alors, nous ne pouvons pas les arrêter. Le rabbi se tourna vers les autres qui attendaient prêts à tout. Et étant donné que nous devons nous en aller d'ici, il vaut mieux qu'on se dépêche de partir tout de suite ».

Hanania leva la main : « Sans combattre ? »

« Oui, Hanania, cette fois sans combattre. Et vite. Le salut du Temple de Jérusalem est plus important ». Il resta un moment en suspens. « Nous avons un peu de temps. Faisons comme ça : toi, Jacques qui es le plus rapide pour te sauver, tu restes ici et tu mets le feu partout. Cela leur donnera à réfléchir et les arrêtera un moment... Ensuite rejoins-nous... Non, c'est mieux de faire autrement : on se partage en deux groupes. Comme ça, ils seront eux aussi obligés de se séparer. Moi, Jonathan, Zacharie, qui sommes les plus vieux et les plus lents, nous prendrons à gauche à mi côte. Tous les autres, avec Josué et Hanania en haut par la montagne à droite... Marthe... (la jeune femme le fixait avec anxiété) vient avec moi » et il le dit d'une façon expéditive, presque comme s'il en avait honte.

Il s'arrêta et, comme c'était l'usage dans leur groupe, il les interrogea : « D'autres propositions ? » On n'entendit qu'un accord de voix : « Oui...oui, partons »

Et pendant que Jacques déjà battait le briquet sur des brindilles et faisait un tas de bois au centre de la grotte, les autres sortirent prudents. On entendait déjà des pas venir d'en bas mais encore aucune voix.

Le soleil n'était pas encore levé et dans la lumière incertaine de l'aube naissante, les combattants hébreux se divisèrent en deux groupes.

« Nous nous revoyons à Jérusalem, Frères ! »

« A Jérusalem ! »

Les compagnons de Simon prirent à gauche en silence, maintenant les sacs en équilibre sur leurs épaules. Marthe se hâta derrière eux, peinant à suivre leur pas.

Simon laissa passer ses deux compagnons et attendit la jeune femme : « Tu arrives à nous suivre ? »

« Oui, oui...Je vais vite, moi !...Et puis pourvu que je sois avec toi... » elle le fixa incertaine et tout à coup effrayée : « Tu ne m'abandonneras pas, non ? »

« Non, Marthe, maintenant tu es... » passant sa lance d'une main dans l'autre, il tendit la droite pour lui caresser la joue. Marthe pencha la tête pour serrer et retenir entre son épaule et son visage la main de Simon.

« Vite, vite » dit-il brusque, mais la voix émue, et il lui céda le pas. « Marche devant moi ».

Tous les quatre avancèrent pendant un bout de chemin, à la file, l'un derrière l'autre, avec Jonathan qui de temps en temps se retournait pour regarder entre les arbres. Peu de temps passa avant qu'en dessous d'eux, ils aperçoivent entre les branches une bouffée de fumée, suivie de flammes, et entendent monter de la colline devant la caverne, de grands hurlements de rage et de dépit dans une langue incompréhensible.

« La caverne brûle... » murmura à voix basse Jonathan, « ils devraient comprendre ce signe les païens. Daniel dit : un fleuve de feu sortit, s'écoulant devant lui... »

« Vite, vite Jonathan, car si on s'arrête, on les aura bientôt sur le dos » le pressa Simon

Et en fait, en haut de la corniche, alors qu'ils se dépêchaient de rejoindre cette partie du sentier qui courrait à mi côte, on entendit des branches cassées, des cris, des gens escalader essoufflés et lourds. Des romains – au bruit qu'ils faisaient, ils avaient l'air d'être cinq ou six – grimpaient rapides, à leur rencontre, en se lançant des appels. Ils s'étaient déployés pour les prendre par le milieu. Les quatre fugitifs étaient maintenant bien visibles à travers les buissons parce que le soleil s'était levé dans leur dos.

Devant eux courait ce monstrueux centurion qu'évidemment ils avaient seulement blessé dans l'assaut du camp aux pieds de la montagne. Il se tirait vers le haut, en empoignant d'une main rageuse les branches des arbustes, hurlant et brandissant son glaive en l'air par moments, sur sa tête. Son casque et sa cuirasse, frappés par les rayons rasants du soleil, renvoyaient de éclairs étincelants.

A sa gauche, un mercenaire iduméen, sur deux jambes longues et vigoureuses montait avec de grands sauts ; il avait maintenant devancé les quatre judéens et se rabattait à droite pour leur couper la route sur un escarpement où il n'y avait pas de buissons pour empêtrer ses pas. Les trois autres soldats étaient encore une dizaine de pas plus bas sur la droite mais l'un d'entre eux s'était arrêté et avait encoché une flèche pour essayer de les frapper à travers des arbres. Les deux autres avaient mis aussi la main au carquois.

Quand Simon se rendit compte de ce qu'il allait arriver, il s'arrêta, haletant mais pas effrayé et il cria : « Zacharie ! Toi, attaque l'iduméen qui va nous tomber dessus, Toi, Jonathan, file à droite, montre-toi entre les arbres et essaie d'attirer vers toi les trois archers. Mais coure, mon vieux, coure tant que tu peux. Moi, j'affronte l'énergumène... Marthe, toi derrière moi ; Couche-toi par terre. Le Béni... »

Les deux hommes coururent sans un mot, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Jonathan se jeta comme un fou au milieu des arbres ; seul un des soldats réussit à le suivre Il n'y eut que Marthe qui n'obéit pas ; elle jeta le petit sac qu'elle avait sur le dos.

« Je me bats avec toi, Simon ! » et elle regarda autour d'elle à la recherche d'une pierre ou d'une branche qui puissent lui servir d'arme.

Le rabbi n'avait pas encore fini de parler que, d'un ultime effort des bras et avec un hurlement de triomphe, le centurion enjamba le dernier arbuste et fut en face de Simon.

« Maudit judéen !... » cria-t-il haletant et furieux, dans un araméen approximatif, « ...rends-moi mon esclave ! »

« Viens la prendre, païen ! »

Simon se tenait solide sur ses jambes, enfonçant ses pieds dans la terre, l'épée pointée en avant.

« Qu'est ce que tu croyais, que je laisserais une beauté pareille à un brigand comme toi ? Personne n'a jamais rien volé à Manlius Ebuzius sans en payer les conséquences ! »

Et il se précipita sur Simon avec son glaive.

Grande était la disparité entre le soldat romain et le combattant judéen. L'un, massif, la tête couverte d'un casque et la poitrine d'une cuirasse, les bras démesurément robustes. L'autre serré dans une tunique légère, de stature moyenne, avec seulement ses cheveux noirs pour lui protéger la tête, le corps harmonieux mais pas celui d'un guerrier.

Simon fit un saut de côté et évita le coup de l'autre, qui avait plongé son glaive vers sa poitrine. Sur la lancée de son coup manqué, Manlius tomba en avant, en trébuchant, mais fut prompt, comme un assassin de métier, à se tourner et à dévier avec son arme l'épée du judéen. Avec un hurlement furibond le romain se jeta sur Simon, l'empêchant d'user à nouveau de son arme, et, laissant tomber son glaive, il le saisit dans ses bras monstrueux.

« Je te tuerai de mes mains ».

D'un coup de poing sur le poignet il fit tomber son épée de sa main, le ploya par terre et se jeta sur lui de tout son poids.

Simon n'eut pas le temps de penser à quoi que ce soit pour échapper à l'étau. Il essaya de sortir sa sica mais l'autre, en un éclair lui serra le poignet et le contraignit à la laisser tomber. De l'autre main il chercha son cou et le serra, commençant à l'étrangler. Dans l'angoisse de la lutte, son casque était tombé et sa tête énorme, où les veines battaient, rouges et s'entortillaient, les yeux écarquillés pleins de haine, la bouche contractée, un filet de bave lui sortait de la gorge, il ressemblait à un horrible Goliath.

En vain le judéen essayait avec ses mains de desserrer l'étreinte sur son cou, de s'appuyer sur ses pieds pour renverser son ennemi loin de lui.

Il allait céder.

Marthe avait d'abord reculé, effrayée et bien qu'elle ait une pierre pointue dans la main, elle ne savait pas quoi en faire. Mais quand elle vit Simon écrasé par terre, les doigts du kitim qui serraient de plus en plus son cou, le visage aimé de plus en plus violacé, avec un cri désespéré et fou, elle se jeta avec sa pierre levée en haut sur sa tête contre le tortionnaire de son homme. Et elle le frappa, une, deux, trois fois sur la tête en criant : « Simon ! Simon ! »

De la tête du centurion jaillit bien haut son sang. Mêlé au halètement de Marthe, on entendit le bruit glaçant des os de son crâne qui se brisaient.

Le romain retira sa main, tomba par terre à la renverse, lâchant prise et tâtonnant des doigts pour prendre son poignard. Sur son visage il avait une expression d'étonnement terrifié : « Toi ! Toi !... » eût-il à peine le temps de murmurer, presque incrédule, fixant ses deux yeux pleins d'une peine atroce sur la jeune femme qui, épouvantée par ce qu'elle venait de faire, avait fait un pas en arrière, en trébuchant, et se tenait droite, debout, haletante, la pierre ensanglantée serrée contre sa poitrine.

Manlius était déjà mourant mais il trouva un dernier souffle pour murmurer, tournant la tête et fixant ses deux yeux cruels mais voilés désormais sur Marthe : « Toi... toi... Je t'aurais... » Et il retomba.

Simon se remit debout, regarda son ennemi mort, et puis la jeune femme, incrédule. Mais, bien qu'encore vacillant sur ses jambes, il ne perdit pas de temps, il ramassa son épée et d'une voix enrouée il incita Marthe : « Vite, Marthe ! Vite... Les trois autres arrivent » Et prenant par la main la jeune fille qui sanglotait encore, il la poussa vers le haut et l'obligea à courir vers le sentier.

En fait les trois archers iduméens, qui avaient continué à tirer des flèches essayant de toucher Zacharie qui se déplaçait parmi les arbres, entendirent le grand cri de Marthe et virent ce qui était arrivé ; ils jetèrent à terre leurs arcs et, le poignard à la main, ils se précipitèrent au secours de leur chef. Mais quand ils furent sur place et virent le centurion renversé à terre, les yeux grands ouverts vers le ciel, frappés de stupeur, ils commencèrent à pousser des plaintes aiguës et stridentes. L'un se tourna vers la caverne et avec de grands gestes voulut attirer l'attention de ses compagnons qui étaient encore là à attendre que s'éteigne l'incendie. Et ils ne pensèrent plus à poursuivre les judéens.

Simon traînant Marthe par la main, glissant sur la pente raide, tombant et s'accrochant aux branches, arriva enfin assez haut pour se sentir en sécurité pour le moment. D'un dernier mouvement brusque il tira la jeune femme près de lui. Il la trouva tremblante contre sa poitrine.

« Marthe, tu m'as sauvé la vie ! »

« C'est un miracle du ciel... Le Béni... » et elle n'arriva pas à en dire davantage.

« Oui, le Béni a tourné son regard miséricordieux sur nous. Avec ce geste il a montré qu'il approuvait notre union. Tu seras mienne pour toujours ! »

Tout en continuant à la serrer dans ses bras, il embrassait ses cheveux et ses yeux. : « Mienne pour toujours ! »

« Oh mon aimé !... dans mon cœur je l'étais déjà... je l'étais déjà ». Et prise d'une subite préoccupation, elle demanda : « Tu es blessé ? »

« Non, j'ai seulement un peu mal à la gorge » et il essaya de plaisanter.

« Fais-moi voir... » et elle recula pour examiner son visage et son cou.

A ce moment là, un bruit de branches remuées les surprit et Zacharie apparut. Il était ému.

« J'ai tout vu ! C'est le Seigneur qui vous a protégé ? Mais ton courage, Marthe a été très grand. Comme celui des prophétesses antiques »

Simon s'efforça tout de suite de reprendre son rôle : « Il faut nous dépêcher. Ceux-là vont bientôt se remettre à nous poursuivre. Mais Jonathan, où peut-il être ? »

Il se tourna pour scruter le sentier en bas et à ce moment là le vieux combattant apparut silencieux de derrière un chêne. Il avait semé l'homme à sa poursuite.